

<https://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?article1090>

# Le courage, le savoir et la phronesis

- Continuité pédagogique : exercices philosophie, HLP
  - Continuité pédagogique Sujets HLP 1res
- Les pouvoirs de la parole - L'autorité de la parole
  - La guerre
  -

Publication date: lundi 8 juin 2020

---

Copyright © Ressources et exercices philosophiques - Tous droits réservés

---

## Sommaire

- [Une question importante d'actualité](#)
- [Etude du Lachès à partir de : De Romilly Jacqueline](#)
  - [La démocratie et le savoir en opposition à l'aristocratie et aux codes de \(...\)](#)
    - [Thucydide](#)
    - [L'opposition entre Spartes et Athènes](#)
    - [Spartes](#)
    - [Athènes](#)
  - [Quelle différence y-a-t-il entre le conseil avisé et le savoir \(...\)](#)
    - [Un exemple : Polydamas](#)
    - [Chant XII \(extrait\)](#)
    - [Le Conseil de Polydamas](#)
- [Le courage et le savoir](#)
  - [Le contexte : la définition politique du courage par Périclès](#)
  - [Thucydide : livre II](#)
  - [Oraison funèbre prononcée par Périclès](#)
  - [Questions](#)
- [1.3. Analyse du texte](#)
  - [Le code de l'honneur de Lysimaque](#)
    - [Introduction par Lysimaque](#)
    - [Aristocratie et code de l'honneur](#)
    - [Le différend](#)
- [Définition de Lachès](#)
  - [Lachès](#)
  - [Dialogue avec Socrate](#)
- [Définition de Nicias](#)
  - [La position de Nicias](#)
  - [Extrait du Lachès](#)
  - [Questions](#)

1. Lachès ou le courage

## [Une question importante d'actualité]

Les discussions sur le courage qui figurent dans le Lachès font écho chez Thucydide. La question de savoir dans quelle mesure le courage se ramène au savoir ou à l'expérience est traitée au livre II de **Thucydide**, avant la bataille de Naupacte, dans **La guerre du Péloponnèse**. Et l'idée d'un courage fondé sur une conscience claire des fins à poursuivre est déjà présente dans les paroles de Périclès. Platon reprend ces idées et les approfondit, en une transposition philosophique.

## [Etude du Lachès à partir de : De Romilly Jacqueline.]

[Réflexions sur le courage chez Thucydide et chez Platon](#). In : Revue des Études Grecques, tome 93, fascicule 442-444, Juillet-décembre 1980. pp. 307-323 ;  
doi : <https://doi.org/10.3406/reg.1980.4285>  
[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1980\\_num\\_93\\_442\\_4285](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1980_num_93_442_4285)

## La démocratie et le savoir en opposition à l'aristocratie et aux codes de l'honneur

[-] Montrer dans le texte de Platon cette opposition entre les deux modèles.

[-] Les deux thèses présentées dans le Lachès coïncident très exactement avec celle des thèses péloponnésienne et athéniennes, telles qu'on les trouve exposées au livre II de Thucydide, juste avant la bataille de Naupacte. [Guerre du Péloponnèse](#)

[-] Périclès défend l'idée d'un courage politique :

## Thucydide

## L'opposition entre Sparte et Athènes

## Spartes

IX. - C'est avec ces préparatifs et dans cet état d'esprit qu'on se jeta tête baissée dans la guerre. Voici les alliés des deux partis au début des hostilités. Aux côtés des Lacédémoniens combattaient : tous les Péloponnésiens qui habitent à l'intérieur de l'isthme, à l'exception des Argiens et des Achéens dont les sympathies étaient partagées entre les deux camps. Seuls au début parmi les Achéens, les habitants de Pellène leur donnèrent leur concours ; par la suite, tous les imitèrent. En dehors du Péloponnèse : les Mégariens, les Phocidiens, les Locriens, les Béotiens, les Ambracéotes, les Leucadiens, les Anactoriens. Leur flotte était fournie par les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyoniens, les Pellèniens, les Eléens, les Ambraciotes, les Leucadiens ; la cavalerie par les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens ; les autres villes fournissaient l'infanterie. Tels étaient les alliés des Lacédémoniens. Ceux des Athéniens étaient les habitants de Chios, de Lesbos, de Platée, les Messéniens de Naupacte, la majorité des Acarnaniens, les habitants de Corcyre, de Zacynthe et d'autres villes tributaires dans les différents pays suivants la partie maritime de la Carie, les Doriens voisins de la Carie, l'Ionie, l'Hellespont, les villes voisines du littoral de la Thrace, toutes les îles situées au Levant, entre le Péloponnèse et la Crète, toutes les Cyclades, à l'exception de Mélos et de Théra . Leur flotte était fournie par les habitants de Chios, de Lesbos, de Corcyre ; d'autres fournissaient l'infanterie et de l'argent. Tels étaient les alliés des deux côtés et les préparatifs de guerre (123).

X. - Aussitôt après les événements de Platée, les Lacédémoniens envoyèrent, tant à leurs alliés du Péloponnèse qu'à ceux de l'extérieur, l'ordre d'équiper une armée et de faire les préparatifs nécessaires pour une expédition hors du pays, car ils se disposaient à envahir l'Attique. Quand tout fut prêt, au moment fixé, les deux tiers des troupes alliées se concentrèrent à l'isthme (124). Puis, au moment où l'armée entière se trouva rassemblée, Archidamos, roi de Lacédémone, qui était à la tête de ce corps expéditionnaire, convoqua les généraux de toutes les cités, les officiers supérieurs et tous les hommes les plus considérés et leur dit :

XI. - « Péloponnésiens et alliés ! nos pères eux aussi ont fait bien des expéditions à l'intérieur du Péloponnèse et au dehors ; et les plus âgés d'entre nous ne laissent pas d'avoir l'expérience de la guerre. Toutefois aucune de nos expéditions au dehors n'a provoqué de préparatifs plus importants. C'est que la ville contre laquelle nous marchons maintenant est très puissante et nous-mêmes avons une armée très nombreuse et excellente. Il convient donc que nous nous montrions à la hauteur de nos pères et au niveau de notre propre gloire. Car toute la Grèce est exaltée par cette expédition et la suit avec attention en haine d'Athènes, elle souhaite le succès de notre entreprise. Il ne faut donc pas, quelque idée qu'on ait de notre supériorité numérique, quelque forte que soit notre assurance que l'ennemi n'en viendra pas aux mains, négliger les précautions dans notre avance : chaque chef, chaque soldat doit, dans la mesure de ses moyens, s'attendre à tomber dans quelque danger. La guerre est pleine d'incertitudes. Très souvent les attaques se produisent à l'improviste et dans un état d'irritation. Souvent aussi des troupes inférieures en nombre, parce qu'elles sont sur leurs gardes, repoussent des forces plus nombreuses, qui par dédain de l'adversaire ne prennent pas de précautions. Il faut donc constamment, en pays ennemi, faire preuve d'audace dans ses desseins, mais de précaution et de prudence dans l'action. C'est ainsi que dans la marche à l'ennemi on est plein d'assurance et plein de sécurité dans la défense. La ville contre laquelle nous marchons, loin d'être dans l'impossibilité de se défendre, est mieux équipée que toute autre. Aussi devons-nous nous attendre à voir l'ennemi nous livrer bataille ; s'il ne le fait pas maintenant que nous sommes à quelque distance, il le fera quand il nous verra sur son territoire, ravageant et détruisant ses biens. La vue d'un dommage inaccoutumé irrite immédiatement notre colère ; moins on réfléchit, plus on agit avec emportement. Il est vraisemblable que telle doit être la conduite des Athéniens : ils ont la prétention de commander aux autres et sont plus habitués à aller ravager le territoire d'autrui qu'à voir le leur saccagé. Puisque telle est la puissance de la ville que nous attaquons, puisque nos succès ou nos revers doivent mesurer la gloire que nous acquerrons pour nos ancêtres et pour nous-mêmes, suivez vos chefs partout où ils vous conduiront, respectez toujours l'ordre et la discipline et exécutez promptement les commandements. Rien n'est plus beau, rien ne garantit mieux la sécurité qu'une armée nombreuse obéissant à une stricte discipline. »

### Athènes

XXXVI. - « Je commencerai donc par nos aïeux. Car il est juste et équitable, dans de telles circonstances, de leur faire l'hommage d'un souvenir. Cette contrée, que sans interruption ont habitée des gens de même race (158), est passée de mains en mains jusqu'à ce jour, en sauvegardant grâce à leur valeur sa liberté. Ils méritent des éloges ; mais nos pères en méritent davantage encore. A l'héritage qu'ils avaient reçu, ils ont ajouté et nous ont légué, au prix de mille labeurs, la puissance que nous possédons. Nous l'avons accrue, nous qui vivons encore et qui sommes parvenus à la pleine maturité. C'est nous qui avons mis la cité en état de se suffire à elle-même en tout dans la guerre comme dans la paix. Les exploits guerriers qui nous ont permis d'acquérir ces avantages, l'ardeur avec laquelle nous-mêmes ou nos pères nous avons repoussé les attaques des Barbares ou des Grecs, je ne veux pas m'y attarder ; vous les connaissez tous, aussi je les passerai sous silence. Mais la formation qui nous a permis d'arriver à ce résultat, la nature des institutions politiques et des mœurs qui nous ont valu ces avantages, voilà ce que je vous montrerai d'abord ; je continuerai par l'éloge de nos morts, car j'estime que dans les circonstances présentes un pareil sujet est d'actualité et que la foule entière des citoyens et des étrangers peut en tirer un grand profit.

XXXVII. - « Notre constitution politique n'a rien à envier aux lois qui régissent nos voisins ; loin d'imiter les autres, nous donnons l'exemple à suivre. Du fait que l'État, chez nous, est administré dans l'intérêt de la masse et non d'une minorité, notre régime a pris le nom de démocratie. En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois ; mais en ce qui concerne la participation à la vie publique, chacun obtient la considération en raison de son mérite, et la classe à laquelle il appartient importe moins que sa valeur personnelle ; enfin nul n'est gêné par la pauvreté et par l'obscurité de sa condition sociale, s'il peut rendre des services à la cité. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations quotidiennes la suspicion n'a aucune place ; nous ne nous irritons pas contre le voisin, s'il agit à sa tête ; enfin nous n'usons pas de ces humiliations qui, pour n'entraîner aucune perte matérielle, n'en sont pas moins douloureuses par le spectacle qu'elles donnent. La contrainte n'intervient pas dans nos relations particulières ; une crainte salutaire nous retient de transgresser les lois de la république ; nous obéissons toujours aux magistrats et aux lois et, parmi celles-ci, surtout à celles qui assurent la défense des opprimés et qui, tout en n'étant pas codifiées, impriment à celui qui les viole un mépris universel (159).

XXXVIII. - « En outre pour dissiper tant de fatigues, nous avons ménagé à l'âme des délassements fort nombreux ; nous avons institué des jeux et des fêtes qui se succèdent d'un bout de l'année à l'autre, de merveilleux divertissements particuliers dont l'agrément journalier bannit la tristesse. L'importance de la cité y fait affluer toutes les ressources de la terre et nous jouissons aussi bien des productions de l'univers que de celles de notre pays.

XXXIX. - « En ce qui concerne la guerre, voici en quoi nous différons de nos adversaires. Notre ville est ouverte à tous ; jamais nous n'usons de Xénélasies (160) pour écarter qui que ce soit d'une connaissance ou d'un spectacle, dont la révélation pourrait être profitable à nos ennemis. Nous fondons moins notre confiance sur les préparatifs et les ruses de guerre que sur notre propre courage au moment de l'action. En matière d'éducation, d'autres peuples, par un entraînement pénible, accoutument les enfants dès le tout jeune âge au courage viril ; mais nous, malgré notre genre de vie sans contrainte, nous affrontons avec autant de bravoure qu'eux des dangers semblables. En voici une preuve ; les Lacédémoniens, quand ils se mettent en campagne contre nous, n'opèrent pas seuls, mais avec tous leurs alliés ; nous, nous pénétrons seuls dans le territoire de nos voisins et très souvent nous n'avons pas trop de peine à triompher, en pays étranger, d'adversaires qui défendent leurs propres foyers. De plus, jamais jusqu'ici nos ennemis ne se sont trouvés face à face avec toutes nos forces

rassemblées ; c'est qu'il nous faut donner nos soins à notre marine et distraire de nos forces pour envoyer des détachements sur bien des points de notre territoire. Qu'ils en viennent aux mains avec une fraction de nos troupes : vainqueurs, ils se vantent de nous avoir tous repoussés ; vaincus, d'avoir été défaits par l'ensemble de nos forces. Admettons que nous affrontons les dangers avec plus d'insouciance que de pénible application, que notre courage procède davantage de notre valeur naturelle que des obligations légales, nous avons au moins l'avantage de ne pas nous inquiéter des maux à venir et d'être, à l'heure du danger, aussi braves que ceux qui n'ont cessé de s'y préparer. Notre cité a également d'autres titres à l'admiration générale.

XL. - Nous savons concilier le goût du beau avec la simplicité et le goût des études avec l'énergie. Nous usons de la richesse pour l'action et non pour une vaine parade en paroles. Chez nous, il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté ; il l'est bien davantage de ne pas chercher à l'éviter. Les mêmes hommes peuvent s'adonner à leurs affaires particulières et à celles de l'Etat ; les simples artisans peuvent entendre suffisamment les questions de politique. Seuls nous considérons l'homme qui n'y participe pas comme un inutile et non comme un oisif. C'est par nous-mêmes que nous décidons des affaires, que nous nous en faisons un compte exact pour nous, la parole n'est pas nuisible à l'action, ce qui l'est, c'est de ne pas se renseigner par la parole avant de se lancer dans l'action. Voici donc en quoi nous nous distinguons : nous savons à la fois apporter de l'audace et de la réflexion dans nos entreprises. Les autres, l'ignorance les rend hardis, la réflexion indécis. Or ceux-là doivent être jugés les plus valeureux qui, tout en connaissant exactement les difficultés et les agréments de la vie, ne se détournent pas des dangers. En ce qui concerne la générosité, nous différons également du grand nombre ; car ce n'est pas par les bons offices que nous recevons, mais par ceux que nous rendons, que nous acquérons des amis. Le bienfaiteur se montre un ami plus sûr que l'obligé ; il veut, en lui continuant sa bienveillance, sauvegarder la reconnaissance qui lui est due ; l'obligé se montre plus froid, car il sait qu'en payant de retour son bienfaiteur, il ne se ménage pas de la reconnaissance, mais acquitte une dette. Seuls nous obéissons à la confiance propre aux âmes libérales et non à un calcul intéressé, quand nous accordons hardiment nos bienfaits.

XLI. - « En un mot, je l'affirme, notre cité dans son ensemble est l'école de la Grèce (161) et, à considérer les individus, le même homme sait plier son corps à toutes les circonstances avec une grâce et une souplesse extraordinaires. Et ce n'est pas là un vain étalage de paroles, commandées par les circonstances, mais la vérité même ; la puissance que ces qualités nous ont permis d'acquérir vous l'indique. Athènes est la seule cité qui, à l'expérience, se montre supérieure à sa réputation ; elle est la seule qui ne laisse pas de rancune à ses ennemis, pour les défaites qu'elle leur inflige, ni de mépris à ses sujets pour l'indignité de leurs maîtres. Cette puissance est affirmée par d'importants témoignages et d'une façon éclatante à nos yeux et à ceux de nos descendants ; ils nous vaudront l'admiration, sans que nous ayons besoin des éloges d'un Homère ou d'un autre poète épique capable de séduire momentanément, mais dont les fictions seront contredites par la réalité des faits. Nous avons forcé la terre et la mer entières à devenir accessibles à notre audace, partout nous avons laissé des monuments éternels des défaites infligées à nos ennemis et de nos victoires. Telle est la cité dont, avec raison, ces hommes n'ont pas voulu se laisser dépouiller et pour laquelle ils ont péri courageusement dans le combat ; pour sa défense nos descendants consentiront à tout souffrir.

XLII. - « Je me suis étendu sur les mérites de notre cité, car je voulais vous montrer que la partie n'est pas égale entre nous et ceux qui ne jouissent d'aucun de ces avantages et étayer de preuves l'éloge des hommes qui font l'objet de ce discours. J'en ai fini avec la partie principale. La gloire de la république, qui m'a inspiré, éclate dans la valeur de ces soldats et de leurs pareils. Leurs actes sont à la hauteur de leur réputation. Il est peu de Grecs dont on en puisse dire autant. Rien ne fait mieux voir à mon avis la valeur d'un homme que cette fin, qui chez les jeunes gens signale et chez les vieillards confirme la valeur. En effet ceux qui par ailleurs ont montré des faiblesses méritent qu'on mette en avant leur bravoure à la guerre ; car ils ont effacé le mal par le bien et leurs services publics ont largement compensé les torts de leur vie privée. Aucun d'eux ne s'est lassé amollir par la richesse au point d'en préférer les satisfactions à son devoir ; aucun d'eux par l'espoir d'échapper à la pauvreté et de s'enrichir n'a hésité devant le danger. Convaincus qu'il fallait préférer à ces biens le châtement de l'ennemi, regardant ce risque comme le plus beau, ils ont voulu en l'affrontant châtier l'ennemi et aspirer à ces honneurs.

Si l'espérance les soutenait dans l'incertitude du succès, au moment d'agir et à la vue du danger, ils ne mettaient de confiance qu'en eux-mêmes. Ils ont mieux aimé chercher leur salut dans la défaite de l'ennemi et dans la mort même que dans un lâche abandon ; ainsi ils ont échappé au déshonneur et risqué leur vie. Par le hasard d'un instant, c'est au plus fort de la gloire et non de la peur qu'ils nous ont quittés.

XLIII. - « C'est ainsi qu'ils se sont montrés les dignes fils de la cité. Les survivants peuvent bien faire des vœux pour obtenir un sort meilleur, mais ils doivent se montrer tout aussi intrépides à l'égard de l'ennemi ; qu'ils ne se bornent pas à assurer leur salut par des paroles. Ce serait aussi s'attarder bien inutilement que d'énumérer, devant des gens parfaitement informés comme vous l'êtes, tous les biens attachés à la défense du pays. Mais plutôt ayez chaque jour sous les yeux la puissance de la cité ; servez-la avec passion et quand vous serez bien convaincus de sa grandeur, dites-vous que c'est pour avoir pratiqué l'audace, comme le sentiment du devoir et observé l'honneur dans leur conduite que ces guerriers la lui ont procurée. Quand ils échouaient, ils ne se croyaient pas en droit de priver la cité de leur valeur et c'est ainsi qu'ils lui ont sacrifié leur vertu comme la plus noble contribution. Faisant en commun le sacrifice de leur vie, ils ont acquis chacun pour sa part une gloire immortelle et obtenu la plus honorable sépulture. C'est moins celle où ils reposent maintenant que le souvenir immortel sans cesse renouvelé par les discours et les commémorations. Les hommes éminents ont la terre entière pour tombeau. Ce qui les signale à l'attention, ce n'est pas seulement dans leur patrie les inscriptions funéraires gravées sur la pierre ; même dans les pays les plus éloignés leur souvenir persiste, à défaut d'épithète, conservé dans la pensée et non dans les monuments. Enviez donc leur sort, dites-vous que la liberté se confond avec le bonheur et le courage avec la liberté et ne regardez pas avec dédain les périls de la guerre. Ce ne sont pas les malheureux, privés de l'espoir d'un sort meilleur, qui ont le plus de raisons de sacrifier leur vie, mais ceux qui de leur vivant risquent de passer d'une bonne à une mauvaise fortune et qui en cas d'échec verront leur sort complètement changé. Car pour un homme plein de fierté, l'amoindrissement causé par la lâcheté est plus douloureux qu'une mort qu'on affronte avec courage, animé par l'espérance commune et qu'on ne sent même pas.

XLIV. - « Aussi ne m'apitoierai-je pas sur le sort des pères ici présents, je me contenterai de les reconforter. Ils savent qu'ils ont grandi au milieu des vicissitudes de la vie et que le bonheur est pour ceux qui obtiennent comme ces guerriers la fin la plus glorieuse ou comme vous le deuil le plus glorieux et qui voient coïncider l'heure de leur mort avec la mesure de leur félicité. Je sais néanmoins qu'il est difficile de vous persuader ; devant le bonheur d'autrui, bonheur dont vous avez joui, il vous arrivera de vous souvenir souvent de vos disparus. Or l'on souffre moins de la privation des biens dont on n'a pas profité que de la perte de ceux auxquels on était habitué. Il faut pourtant reprendre courage ; que ceux d'entre vous à qui l'âge le permet aient d'autres enfants ; dans vos familles les nouveau-nés vous feront oublier ceux qui ne sont plus ; la cité en retirera un double avantage sa population ne diminuera pas et sa sécurité sera garantie. Car il est impossible de prendre des décisions justes et équitables, si l'on n'a pas comme vous d'enfants à proposer comme enjeu et à exposer au danger. Quant à vous qui n'avez plus cet espoir, songez à l'avantage que vous a conféré une vie dont la plus grande partie a été heureuse ; le reste sera court ; que la gloire des vôtres allège votre peine ; seul l'amour de la gloire ne vieillit pas et, dans la vieillesse, ce n'est pas l'amour de l'argent, comme certains le prétendent, qui est capable de nous charmer, mais les honneurs qu'on nous accorde.

XLV. - « Et vous, fils et frères ici présents de ces guerriers, je vois pour vous une grande lutte à soutenir. Chacun aime à faire l'éloge de celui qui n'est plus. Vous aurez bien du mal, en dépit de votre vertu éclatante, à vous mettre je ne dis pas à leur niveau, mais un peu au-dessous. Car l'émulation entre vivants provoque l'envie, tandis que ce qui ne fait plus obstacle obtient tous les honneurs d'une sympathie incontestée. S'il me faut aussi faire mention des femmes réduites au veuvage, j'exprimerai toute ma pensée en une brève exhortation : toute leur gloire consiste à ne pas se montrer inférieures à leur nature et à faire parler d'elles le moins possible parmi les hommes, en bien comme en mal.

XLVI. - « J'ai terminé ; conformément à la loi, mes paroles ont exprimé ce que je croyais utile ; quant aux

honneurs réels, déjà une partie a été rendue à ceux qu'on ensevelit de plus leurs enfants désormais et jusqu'à leur adolescence seront élevés aux frais de l'État (162) ; c'est une couronne offerte par la cité pour récompenser les victimes de ces combats et leurs survivants ; car les peuples qui proposent à la vertu de magnifiques récompenses ont aussi les meilleurs citoyens. Maintenant après avoir versé des pleurs sur ceux que vous avez perdus, retirez-vous.

## Quelle différence y-a-t-il entre le conseil avisé et le savoir ?

### Un exemple : Polydamas.

Dans la mythologie grecque, Polydamas (en grec ancien  $\text{Πολύδαμος}$  / Polydámās), fils de Panthoos et de Phrontis, est un des meneurs troyens de la guerre de Troie. Il est né le même jour qu'Hector, mais là où Hector l'emporte en courage, Polydamas le surpasse en sagesse. Polydamas reste néanmoins l'un des meilleurs guerriers troyens au même titre qu'Énée, Sarpédon ou Agénor. Des trois fils de Panthoos, il est celui qui apparaît le plus fréquemment dans l'Iliade.

À la lecture d'un présage au Chant XII, il donne à Hector le conseil qui lui est inspiré à la vue d'un aigle qui lâche un serpent, et l'oracle s'accomplit.

### Chant XII (extrait)

### Le Conseil de Polydamas

De même, quand un sanglier ou un lion, fier de sa vigueur, se retourne contre les chiens et les chasseurs, ceux-ci, se serrant, s'arrêtent en face et lui dardent un grand nombre de traits ; mais son coeur orgueilleux ne tremble ni ne s'épouvante, et son audace cause sa perte. Il tente souvent d'enfoncer les lignes des chasseurs, et là où il se rue, elles cèdent toujours. Ainsi, se ruant dans la mêlée, Hektôr exhortait ses compagnons à franchir le fossé ; mais ses chevaux rapides n'osaient eux-mêmes avancer, et, en hennissant, ils s'arrêtaient sur le bord, car le fossé creux les effrayait, ne pouvant être franchi ou traversé facilement. Des deux côtés se dressaient de hauts talus hérissés de pals aigus plantés par les fils des Akhaiens, épais, solides et tournés contre les guerriers ennemis. Des chevaux traînant un char léger n'auraient pu y pénétrer aisément ; mais les hommes de pied désiraient tenter l'escalade. Et alors Polydamas s'approcha du brave Hektôr et lui dit :

[...] Hektôr, et vous, chefs des Troiens et des Alliés, nous poussons imprudemment à travers ce fossé nos chevaux rapides, car le passage en est difficile. Des pals aigus s'y dressent en effet, et derrière eux monte le



mur des Akhaiens. On ne peut ici ni combattre sur les chars, ni en descendre. La voie est étroite, et je pense que nous y périrons. Puisse Zeus qui tonne dans les hauteurs accabler les Argiens de mille maux et venir en aide aux Troiens aussi sûrement que je voudrais voir à l'instant ceux-là périr tous, sans gloire, loin d'Argos. Mais, s'ils reviennent sur nous et nous repoussent des nefs, nous serons précipités dans le fossé creux ; et je ne pense pas qu'un seul d'entre nous, dans sa fuite, puisse regagner la ville. Ecoutez donc et obéissez à mes paroles. Que les conducteurs retiennent les chevaux au bord de ce fossé, et nous, à pied, couverts de nos armes, nous suivrons tous Hektôr, et les Akhaiens ne résisteront pas, si, en effet, leur ruine est proche.

Polydamas parla ainsi, et ce sage conseil plut à Hektôr, et, aussitôt, il sauta de son char avec ses armes ; et, comme le divin Hektôr, les autres Troiens sautèrent aussi de leurs chars, et ils ordonnèrent aux conducteurs de ranger les chevaux sur le bord du fossé ; et, se divisant en cinq corps, ils suivirent leurs chefs.

Avec Hektôr et l'irréprochable Polydamas marchaient les plus nombreux et les plus braves, ceux qui désiraient avec le plus d'ardeur enfoncer la muraille ; et leur troisième chef était Kébrionès, car Hektôr avait laissé à la garde du char un moins brave guerrier. Et le deuxième corps était commandé par Alkathoos, Pâris et Agênôr. Et le troisième corps obéissait à Hélénos et au divin Dèiphobos, deux fils de Priamos, et au héros Asios Hyrtakide que ses chevaux au poil roux et de haute taille avaient amené d'Arisba et des bords du Sellèis. Et le chef du quatrième corps était le noble fils d'Ankhisès, Ainéias ; et avec lui commandaient les deux Anténorides, Arkélokhos et Akamas, habiles au combat. Et Sarpédôn, avec Glaukos et le magnanime Astéropaios, commandait les illustres Alliés. Et ces guerriers étaient les plus courageux après Hektôr, car il les surpassait tous.

Et s'étant couverts de leurs boucliers de cuir, ils allèrent droit aux Danaens, ne pensant pas que ceux-ci pussent résister, et certains d'envahir les nefs noires. Ainsi les Troiens et leurs alliés venus de loin obéissaient au sage conseil de l'irréprochable Polydamas ; mais le Hyrtakide Asios, prince des hommes, ne voulut point abandonner ses chevaux et leur conducteur, et il s'élança avec eux vers les nefs rapides. Insensé ! Il ne devait point, ayant évité la noire Kèr, fier de ses chevaux et de son char, revenir des nefs vers la haute Ilios ; et déjà la triste Moire l'enveloppait de la lance de l'illustre Deukalide Idoméneus.

Et il se rua sur la gauche des nefs, à l'endroit où les Akhaiens ramenaient dans le camp leurs chevaux et leurs chars. Il trouva les portes ouvertes, car ni les battants, ni les barrières n'étaient fermés, afin que les guerriers, dans leur fuite, pussent regagner les nefs. Plein d'orgueil, il poussa ses chevaux de ce côté, et ses compagnons le suivaient avec de perçantes clameurs, ne pensant pas que les Akhaiens pussent résister, et certains d'envahir les nefs noires.

Les insensés ! Ils rencontrèrent devant les portes deux braves guerriers, fils magnanimes des belliqueux Lapithes. Et l'un était le robuste Polypoitès, fils de Peirithoos, et l'autre, Léonteus, semblable au tueur Arès. Et tous deux, devant les hautes portes, ils se tenaient comme deux chênes, sur les montagnes, bravant les tempêtes et la pluie, affermis par leurs larges racines. Ainsi, certains de leurs forces et de leur courage, ils attendaient le choc du grand Asios et ne reculaient point.

Et, droit au mur bien construit, avec de grandes clameurs, se ruaient, le bouclier sur la tête, le prince Asios, lamènès, Orestès, Adamas Asiade, Thoôn et Oinomaos. Et, par leurs cris, les deux Lapithes exhortaient les Akhaiens à venir défendre les nefs. Mais, voyant les Troiens escalader la muraille, les Danaens pleins de terreur poussaient de grands cris. Alors, les deux Lapithes, se jetant devant les portes, combattirent tels que deux sangliers sauvages qui, sur les montagnes, forcés par les chasseurs et les chiens, se retournent impétueusement et brisent les arbustes dont ils arrachent les racines. Et ils grincent des dents jusqu'à ce qu'un trait leur ait arraché la vie.

Ainsi l'airain éclatant résonnait sur la poitrine des deux guerriers frappés par les traits ; et ils combattaient courageusement, confiants dans leurs forces et dans leurs compagnons.

Et ceux-ci lançaient des pierres du haut des tours bien construites, pour se défendre, eux, leurs tentes et leurs nefes rapides. Et de même que la lourde neige, que la violence du vent qui agite les nuées noires verse, épaisse, sur la terre nourricière, de même les traits pleuvaient des mains des Akhaiens et des Troiens. Et les casques et les boucliers bombés sonnaient, heurtés par les pierres. Alors, gémissant et se frappant les cuisses, Asios Hyrtakide parla ainsi, indigné :

[-] Père Zeus ! certes, tu n'aimes qu'à mentir, car je ne pensais pas que les héros Akhaiens pussent soutenir notre vigueur et nos mains inévitables. Voici que, pareils aux guêpes au corsage mobile, ou aux abeilles qui bâtissent leurs ruches dans un sentier ardu, et qui n'abandonnent point leurs demeures creuses, mais défendent leur jeune famille contre les chasseurs, voici que ces deux guerriers, seuls devant les portes, ne reculent point, attendant d'être morts ou vainqueurs.

Il parla ainsi, mais il ne fléchit point l'âme de Zeus qui, dans son coeur, voulait glorifier Hektôr.

Et d'autres aussi combattaient autour des portes ; mais, à qui n'est point dieu, il est difficile de tout raconter. Et çà et là, autour du mur, roulait un feu dévorant de pierres. Et les Argiens, en gémissant de cette nécessité, combattaient pour leurs nefes. Et tous les Dieux étaient tristes, qui soutenaient les Danaens dans les batailles.

Et, alors, le robuste fils de Peirithoos, Polypoitès, frappa Damasos de sa lance, sur le casque d'airain ; mais le casque ne résista point, et la pointe d'airain, rompant l'os, écrasa la cervelle, et l'homme furieux fut dompté. Et Polypoitès tua ensuite Pylôn et Ormênios. Et le fils d'Antimakhos, Léonteus, nourrisson d'Arès, de sa lance perça Hippomakhos à la ceinture, à travers le baudrier. Puis, ayant tiré l'épée aiguë hors de la gaine, et se ruant dans la foule, il frappa Antiphatès, et celui-ci tomba à la renverse. Puis, Léonteus entassa Ménôn, Iainênos et Orestès sur la terre nourricière.

Et tandis que les deux Lapithes enlevaient leurs armes splendides, derrière Polydamas et Hektôr accouraient de jeunes guerriers, nombreux et très braves, pleins du désir de rompre la muraille et de brûler les nefes. Mais ils hésitèrent au bord du fossé. En effet, comme ils allaient le franchir, ils virent un signe augural. Un aigle, volant dans les hautes nuées, apparut à leur gauche, et il portait entre ses serres un grand dragon sanglant, mais qui vivait et palpitait encore, et combattait toujours, et mordait l'aigle à la poitrine et au cou. Et celui-ci, vaincu par la douleur, le laissa choir au milieu de la foule, et s'envola dans le vent en poussant des cris. Et les Troiens frémissaient d'horreur en face du dragon aux couleurs variées qui gisait au milieu d'eux, signe de Zeus tempétueux. Et alors Polydamas parla ainsi au brave Hektôr :

[-] Hektôr, toujours, dans l'agora, tu repousses et tu blâmes mes conseils prudents, car tu veux qu'aucun guerrier ne dise autrement que toi, dans l'agora ou dans le combat ; et il faut que nous ne servions qu'à augmenter ton pouvoir. Mais je parlerai cependant, car mes paroles seront bonnes. N'allons point assiéger les nefes Akhaiennes, car ceci arrivera, si un vrai signe est apparu aux Troiens, prêts à franchir le fossé, cet aigle qui, volant dans les hautes nuées, portait entre ses serres ce grand dragon sanglant, mais vivant encore, et qui l'a laissé choir avant de le livrer en pâture à ses petits dans son aire. C'est pourquoi, même si nous rompions de force les portes et les murailles des Akhaiens, même s'ils fuyaient, nous ne reviendrions point par les mêmes chemins et en bon ordre ; mais nous abandonnerions de nombreux Troiens que les Akhaiens auraient tués avec l'airain, en défendant leurs nefes. Ainsi doit parler tout augure savant dans les prodiges divins, et les peuples doivent lui obéir.

Et Hektôr au casque mouvant, le regardant d'un oeil sombre, lui dit :

[...] Polydamas, certes, tes paroles ne me plaisent point, et, sans doute, tu le sais, tes conseils auraient pu être meilleurs. Si tu as parlé sincèrement, c'est que les Dieux t'ont ravi l'intelligence, puisque tu nous ordonnes d'oublier la volonté de Zeus qui tonne dans les hauteurs, et les promesses qu'il m'a faites et confirmées par un signe de sa tête. Tu veux que nous obéissions à des oiseaux qui étendent leurs ailes ! Je ne m'en inquiète point, je n'en ai nul souci, soit qu'ils volent à ma droite, vers Eôs ou Hélios, soit qu'ils volent à ma gauche, vers le sombre couchant. Nous n'obéirons qu'à la volonté du grand Zeus qui commande aux hommes mortels et aux Immortels. Le meilleur des augures est de combattre pour sa patrie. Pourquoi crains-tu la guerre et le combat ? Même quand nous tomberions tous autour des nefs des Argiens, tu ne dois point craindre la mort, car ton cœur ne te pousse point à combattre courageusement. Mais si tu te retires de la mêlée, si tu pousses les guerriers à fuir, aussitôt, frappé de ma lance, tu rendras l'esprit.

Il parla ainsi et s'élança, et tous le suivirent avec une clameur immense. Et Zeus qui se réjouit de la foudre souleva, des cimes de l'Ida, un tourbillon de vent qui couvrit les nefs de poussière, amollit le courage des Akhaiens et assura la gloire à Hektôr et aux Troiens qui, confiants dans les signes de Zeus et dans leur vigueur, tentaient de rompre la grande muraille des Akhaiens.

Et ils arrachaient les créneaux, et ils démolissaient les parapets, et ils ébranlaient avec des leviers les piles que les Akhaiens avaient posées d'abord en terre pour soutenir les tours. Et ils les arrachaient, espérant détruire la muraille des Akhaiens. Mais les Danaens ne reculaient point, et, couvrant les parapets de leurs boucliers de peaux de boeuf, ils en repoussaient les ennemis qui assiégeaient la muraille.

Et les deux Aias couraient çà et là sur les tours, ranimant le courage des Akhaiens. Tantôt par des paroles flatteuses, tantôt par de rudes paroles, ils excitaient ceux qu'ils voyaient se retirer du combat :

[...] Amis ! vous, les plus vaillants des Argiens, ou les moins braves, car tous les guerriers ne sont pas égaux dans la mêlée, c'est maintenant, vous le voyez, qu'il faut combattre, tous tant que vous êtes. Que nul ne se retire vers les nefs devant les menaces de l'ennemi. En avant ! Exhortez-vous les uns les autres. Peut-être que l'Olympien foudroyant Zeus nous donnera de repousser les Troiens jusque dans la ville.

Et c'est ainsi que d'une voix belliqueuse ils excitaient les Akhaiens.

De même que, par un jour d'hiver, tombent les flocons amoncelés de la neige, quand le sage Zeus, manifestant ses traits, les répand sur les hommes mortels, et que les vents se taisent, tandis que la neige couvre les cimes des grandes montagnes, et les hauts promontoires, et les compagnes herbues, et les vastes travaux des laboureurs, et qu'elle tombe aussi sur les rivages de la mer écumeuse où les flots la fondent, pendant que la pluie de Zeus enveloppe tout le reste ; de même une grêle de pierres volait des Akhaiens aux Troiens et des Troiens aux Akhaiens, et un retentissement s'élevait tout autour de la muraille.

Mais ni les Troiens ni l'illustre Hektôr n'auraient alors rompu les portes de la muraille ni la longue barrière, si le sage Zeus n'eût poussé son fils Sarpédôn contre les Argiens, comme un lion contre des boeufs aux cornes recourbées.

[Iliade, chant 12](#)

[[https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L244xH325/pas\\_2409jpg-cf59-564f1.jpg](https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L244xH325/pas_2409jpg-cf59-564f1.jpg)]

[[https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L273xH400/ta\\_4\\_il\\_54jp14f7-ec829.jpg](https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L273xH400/ta_4_il_54jp14f7-ec829.jpg)]

Nicias (en grec ancien Νικίας, né vers 470, mort en 413) est un homme politique et général athénien durant la guerre du Péloponnèse. Il oeuvre pendant le conflit afin de mettre un terme aux combats et d'établir une paix entre les belligérants, puis en tant que général après la reprise des hostilités. Après la mort de Périclès, il devient l'un des plus importants meneurs d'Athènes, à la suite de la mort de Cléon, et est élu stratège à plusieurs reprises. Modéré, il s'oppose à l'impérialisme agressif des démocrates athéniens, et préside aux négociations avec Sparte après la bataille de Pylos. La paix déclarée en 421 est nommée paix de Nicias en référence à son action, et met fin à la première partie de la guerre du Péloponnèse. Après la reprise des hostilités, il commande l'armée d'Athènes en Sicile et est défait par les troupes de Syracuse commandées par le général lacédémonien Gylippos.

Lachès est le fils du dénommé Mélanopos, un peu moins illustre que Nicias

Platon dit de lui qu'il est doté d'un tempérament sanguin et néanmoins très sympathique. Il a commandé, en -427, l'expédition que les Athéniens ont envoyée au secours des Léontins. En -424, il participe à la bataille de Déliion aux côtés de Socrate, dont il loue la grande vaillance. Il est l'instigateur de la trêve de -423, et meurt au combat à Mantinée en -418.

## [Le courage et le savoir]

### Le différend de Nicias et Lachès

*Le dialogue est censé se dérouler pendant la guerre du Péloponnèse, en 424 avant J.-C. (Athènes contre Sparte). Lysimaque et Mélèsias, fils de deux grands personnages prestigieux d'Athènes, ont chacun un fils dont ils veulent perfectionner l'éducation pour qu'ils se rendent dignes du nom qu'ils portent. En effet, ces enfants s'appellent du nom de leurs grand-pères, l'un Aristide et l'autre Thucydide, deux grands hommes d'Etat. Lysimaque se présente comme un vieil ami du défunt Sophronisque, le père de Socrate, mais ne connaît Socrate que par ouïe dire. Mélèsias ne joue qu'un rôle marginal dans le dialogue, et sert surtout à valoriser son*



actions. Ce qui nous dépasse excite l'envie et en outre la méfiance. Mais puisque nos ancêtres ont jugé excellente cette coutume, je dois, moi aussi, m'y soumettre et tâcher de satisfaire de mon mieux au désir et au sentiment de chacun de vous.

XXXVI. 'Á¾¿¼±¹ ´ r Àx Äö½ ÄÄ¿¾y½É½ ÄÄöÄ¿½. "wº±¿½ ³pÁ ±PÄ¿ÖÄº±v ÄÄsÄ¿½ ´ r ¼± ½ Ä÷ Ä¿½÷´µ Ät½ Ä¹¼t½ Ä±{Ä½ ÄÆÄ ¼½u¼·Ä ´w´¿±. ¢½ ³pÁ Ç)Ä±½ ¿½ ±PÄ¿v ±0µv ¿0º¿æ½ÄµÄ ´±¿¿Ç Äö½ Ä¹³¹½¿¿¿½s½É½ ¼sÇÁ¹ Ä¿æ´µ »µÄ,sÁ±½ ´¹ ÄµÄt½ Ä±Äs¿¿Ä±½. [2] š±v µÖ½¿w Äµ ¾¹¿¹ Ä±w½¿¿Äº±v Ä¹¼¶»¿¿¿½ ¿½ Ä±ÄsÄµÄ !¼ö½ °Ä·Äq¼µ½¿¹ ³pÁ ÄÄxÄ ¿7Ä ´s¾±½Ä¿ EÄ½ Ç¿¼µ½ ÄÇt½ ¿Pº Äy½ÉÄ !¼Ö½ Ä¿ÖÄ ½æ½ ÄÄ¿Äº±Äs»¹Ä¿½. [3] ¢p ´ r Ä»µwÉ ±PÄÆÄ ±PÄ¿v !¼µÖÄ ¿5´µ ¿½ ½æ½ Ä¹ D½ÄµÄ ¼q»¹ÄÄ± ½ ÄÇº±,µÄÄ·°Äw³ !»ºw³ Ä·Ä¾uÄ±¼µ½º±v Ät½ Äy»¹½ Ä¿ÖÄ Ä¶Ä¹ Ä±ÄµÄºµÄqÄ±¼µ½º±v Ä Äy»µ¼¿½º±v Ä µ0Äu½·½ ±PÄ±ÄºµÄÄqÄ·½. [4] g½ ³| Äp ¼r½º±v Äp Ä¿»s¼ÄÄ Ä³±, ¿7Äº±ÄÄ± °Äu·. "µ4 Ä¹ ±PÄ¿v " ¿½ Ä±ÄsÄµÄ !¼ö½ ²qÄ²±Ä¿½ " ¢»»·½± Ä¿»s¼¹¿½ Ä¹y½Ä± ÄÄ¿½{¼ÉÄ ¼Ä½q¼µ,±, ¼±ºÄ·¿ÄµÖ½ ½ µ0´yÄ¹½ ¿P ²¿Ä»y¼µ½¿¿Ä qÄÉ Äx ´ r ¿5±Ä Äµ Ä¹Ä·µ{ÄµÉÄ \$,¿¿¼µ½ Ä±PÄpº±v ¼µ,¿5±Ä Ä¿»¹Äµw±Äº±v ÄÄyÄÉ½ ¾¿¿5É½ ¼µ³q»± ³s½µÄ¿, Ä±æÄ±·.}Ä±Ä ÄÄöÄ¿½ µ6¼¹º±v Äv Äx½ Äö½´µ Ä±¹½¿½, ½¿¼w¶É½ Äw Äµ Ä÷ Ä±Äy½Ä¹ ¿Pº ½ ÄÄµÄÆ »µÇ,Æ½±¹ ±PÄpº±v Äx½ Äq½Ä± E¼¹»¿½º±v ÄÄö½º±v ¾s½É½ ¾{¼Æ¿¿¿½ µ6½±¹ Äº¿æÄ±¹ ±PÄö½.

XXXVI. - "Je commencerai donc par nos aïeux. Car il est juste et équitable, dans de telles circonstances, de leur faire l'hommage d'un souvenir. Cette contrée, que sans interruption ont habitée des gens de même race (01), est passée de mains en mains jusqu'à ce jour, en sauvegardant grâce à leur valeur sa liberté. Ils méritent des éloges ; mais nos pères en méritent davantage encore. A l'héritage qu'ils avaient reçu, ils ont ajouté et nous ont légué, au prix de mille labeurs, la puissance que nous possédons. Nous l'avons accrue, nous qui vivons encore et qui sommes parvenus à la pleine maturité. C'est nous qui avons mis la cité en état de se suffire à elle-même en tout dans la guerre comme dans la paix. Les exploits guerriers qui nous ont permis d'acquérir ces avantages, l'ardeur avec laquelle nous-mêmes ou nos pères nous avons repoussé les attaques des Barbares ou des Grecs, je ne veux pas m'y attarder ; vous les connaissez tous, aussi je les passerai sous silence. Mais la formation qui nous a permis d'arriver à ce résultat, la nature des institutions politiques et des mœurs qui nous ont valu ces avantages, voilà ce que je vous montrerai d'abord ; je continuerai par l'éloge de nos morts, car j'estime que dans les circonstances présentes un pareil sujet est d'actualité et que la foule entière des citoyens et des étrangers peut en tirer un grand profit.

XXXVII. ÇÁ)¼µ,± ³pÁ Ä¿»¹Äµw³ ¿P ¶.»¿{ÄÄ Ä¿zÄ Äö½ Äs»±Ä ½y¼¿ÄÄ, Ä±Äq´µ¹³¼± ´ r ¼¶»¿¿¿½¿½ ±PÄ¿v D½ÄµÄ Ä¹Äv½ " ¼¹¼¿{¼µ½¿¿¹ ÄsÄ¿ÄÄ.º±v D½¿¿¼± ¼r½ ´p Äx ¼t Ä @»w³¿ÄÄ »»¹ Ä Ä»µw¿½±Ä ¿0ºµÖ½ ´¼¿ºÄ±Äw±ºsº·Ä±¹± ¼sÄµÄÄ¹ ´º±Äp ¼r½ Ä¿zÄ ½y¼¿¿ÄÄ ÄÄxÄ Äp 4¹± ´qÆ¿Ä± Ä¶Ä¹ Äx 4Ä¿½,º±v Äp ´ r Ät½ ¾wÉÄ¹½, aÄº±ÄÄ¿Ä ½ Äó µP´¿º¼µÖ, ¿Pº Äx ¼sÄ¿ÄÄ Äx Ä»s¿½ Ä Äpº¿½p " Ä¹ ÄµÄÆÄ ÄÄ¿Ä¹¼¶Ä±¹, ¿P´±vº±v Äp Äµ½w±½, ÇÉ½ ³s Ä¹ ¾±,x½ ´Ä¶Ä±¹ Ät½ Äy»¹½, ¾¹)¼±Ä¿ÄÆ±½µw³ºµº»ÄÄ±. [2] »µÄ,sÁÉÄ ´ r Äq Äµ ÄÄxÄ Äxº¿½x½ Ä¿»¹Äµ{¿¼µ½º±v Ä Ät½ ÄÄxÄ »»u¿¿ÄÄ Äö½º±, !¼sÄ±½ Ä¹Ä·µÄ¼qÄÉ½ QÄ¿Éw±½, ¿P´¹ @Ä³ÆÄ Äx½ Äs»±Ä, µ0º±, !¿½u½ Ä¹ Ä·, Ç¿½ÄµÄ, ¿P´ r ¶·¼w¿ÄÄ ¼s½, »ÄÄ·ÄpÄ ´ r ÄÇ DÈµ¹ Ç,·y½±Ä ÄÄ¿ÄÄ¹,s¼µ½¿¿¹. [3] ½µÄ±Ç,öÄ ´ r Äp 4¹± ÄÄ¿Ä¿½¿½¿¿æ½ÄµÄ Äp ´¼yÄ¹± ´p ´s¿Ä ¼q»¹ÄÄ± ¿P Ä±Ä±½¿¿¿¿æ¼µ½, Äö½ Äµ±0µv ½ ÄÇÇ D½ÄÉ½ °Ä¿qÄµ¹º±v Äö½ ½y¼É½,º±v ¼q»¹ÄÄ± ±PÄö½ EÄ¿¹ Äµ Ä¹Æµ»w³ Äö½ ´º¿Ä¼s½É½ºµÖ½Ä±º±v EÄ¿¹ ¾Ä±Æ¿¹ D½ÄµÄ ±0ÄÇ{½·½ A¼¿¿¿¿Ä¼s½·½ÆsÄ¿Ä¹½.

XXXVII. - "Notre constitution politique n'a rien à envier aux lois qui régissent nos voisins ; loin d'imiter les autres, nous donnons l'exemple à suivre. Du fait que l'État, chez nous, est administré dans l'intérêt de la masse et non d'une minorité, notre régime a pris le nom de démocratie. En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois ; mais en ce qui concerne la participation à la vie publique, chacun obtient la considération en raison de son mérite, et la classe à laquelle il appartient importe moins que sa valeur personnelle ; enfin nul n'est gêné par la pauvreté et par l'obscurité de sa condition sociale, s'il peut rendre des services à la cité. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations







XLI. - "En un mot, je l'affirme, notre cité dans son ensemble est l'école de la Grèce (04) et, à considérer les individus, le même homme sait plier son corps à toutes les circonstances avec une grâce et une souplesse extraordinaires. Et ce n'est pas là un vain étalage de paroles, commandées par les circonstances, mais la vérité même ; la puissance que ces qualités nous ont permis d'acquérir vous l'indique. Athènes est la seule cité qui, à l'expérience, se montre supérieure à sa réputation ; elle est la seule qui ne laisse pas de rancune à ses ennemis, pour les défaites qu'elle leur inflige, ni de mépris à ses sujets pour l'indignité de leurs maîtres. Cette puissance est affirmée par d'importants témoignages et d'une façon éclatante à nos yeux et à ceux de nos descendants ; ils nous vaudront l'admiration, sans que nous ayons besoin des éloges d'un Homère ou d'un autre poète épique capable de séduire momentanément, mais dont les fictions seront contredites par la réalité des faits. Nous avons forcé la terre et la mer entières à devenir accessibles à notre audace, partout nous avons laissé des monuments éternels des défaites infligées à nos ennemis et de nos victoires. Telle est la cité dont, avec raison, ces hommes n'ont pas voulu se laisser dépouiller et pour laquelle ils ont péri courageusement dans le combat ; pour sa défense nos descendants consentiront à tout souffrir.

XLII. '1 C 't °±v ¼u°Á½± Äp ÀµÁv ÄÆÄ Äy»µÉÄ, '1±Ä°±»w±½ Äµ Ä¿¿½µ½¿¿Ä ¼t ÀµÁv 4Ä¿Ä ¼Ö½ µ6½±1 Äx½ ³ö½± °±v ¿7Ä Äö½µ ¼·r½ QÄqÄÇµ¹ A¼¿¿wÉÄ, °±v Ät½ µP»¿³w±½ ¼± ÄÆ' ¿7Ä ½æ½ »sÉ Ä±½µÁp½ Ä·¼µw¿¿Ä °±, 1ÄÄqÄ. [2] °±v µ4Ä·Ä±¹ ±PÄÆÄ Äp ¼s³1ÄÄ±± ³pÄ Ät½ Äy»¹½ U¼½·Ä±, ±1 Äö½µ °±v Äö½ Ä¿½ö½µ ÄµÄ±v °y¼·Ä±½, °±v ¿P° ½ Ä¿»»¿ÖÄ Äö½ p»»u½É½ 0ÄyÄÄ¿¿Ä eÄÄµÄ Äö½µ A »y³¿Ä Äö½ Ä³É½ Ä±½µw·. ¿°µÖ 's ¼¿¹ ·»¿æ½ ½·ÄxÄ ÄµÄt½ ÄÄÄ· Äµ ¼·½¿¿ÄÄ± °±v Äµ»µÄÄ±w± ²µ²±¹ ¿æÄ± ! ½æ½ Äö½µ °±Ä±ÄÄÄ¿Æu. [3] °±v ³pÄ Ä¿ÖÄ Ä »»± ÇµwÄ¿Ä¹ 'w°±¹¿½ Ät½ Ä Ä¿¿Ä Ä¿¿s¼¿ÄÄ QÄrÄ ÄÆÄ Ä±ÄÄw'¿Ä ½·Ä±³±, w±½ ÄÄ¿Äw, µÄ±±± ³±, ³pÄ °±x½ Ä±½wÄ±½ÄµÄ °¿½öÄ ¼¶»»¿½¿ ÄÆs»·Ä±½ " ° Äö½ 0'wÉ½ ²»±É±½. [4] Äö½µ 'r ¿TÄµ Ä»¿¿ÄÄ Ä¹Ä Ät½ Ä¹ Äy»±ÄÄ½ ÄÄ¿Ä¼uÄ±Ä ¼±±°wÄ· ¿TÄµ Äµ½w±Ä »Äw¹, aÄ ° ½ Ä¹ 1±ÆÄ³½ ±PÄt½ Ä»¿ÄÄuÄµ¹½, ½±²¿»t½ Ä¿æ 'µ¹½¿æ Ä¿uÄ±Ä¿± Ät½ 'r Äö½ ½±½ÄwÉ½ Ä¼ÉÄw±½ Ä¿, µ¹½¿ÄsÄ±½ ±PÄö½ »±²y½ÄµÄ °±v °¹½ {½É½ ¼± Äy½µ 'q»»¹Ä¿½ ½¿¼wÄ±½ÄµÄ ²¿Ä»u·Ä±½ ¼µÄ¹ ±PÄ¿æ Ä¿¿Ä ¼r½ Ä¼ÉÄµÖÄ±, Äö½ 'r ÄwµÄ±¹, »Äw¹ ¼r½ Äx Ä±½rÄ Ä¿æ °±Ä¿Ä¿Äµ¹½ Ä¹ÄÄsÉ±½ÄµÄ, Ä³ó 'r ÄµÁv Ä¿æ \$· ÄÄÉ¼s½¿Ä ÄÆwÄ½± ±PÄ¿ÖÄ ¾¿¿æ½ÄµÄ ÄµÄ¿¹, s½±¹, °±v ½ ±PÄ÷ Ä÷ ¼½µÄ±¹ °±v Ä±, µÖ½ ¼¶»»¿½¿»¿½¿ ¼³·Äq¼µ½¿¹ " [Äx] ½ y½ÄµÄ Äö¶µÄ±¹, Äx ¼r½ ±0ÄÇÄx½ Ä¿æ »y³¿Ä ÄÆÄ³¿½, Äx ' Ä³¿½ Ä÷ Ä¿¼±Ä¹ QÄs¼µ¹½±½ °±v '1 »±ÇwÄÄ¿Ä °±¹Ä¿æ Ä¿Ç·Ä ¼± °¼Ç ÄÆÄ 'y¾·Ä ¼¶»»¿½¿ " Ä¿æ 's¿ÄÄ Ä·»q³·Ä±½.

XLIII. - "Je me suis étendu sur les mérites de notre cité, car je voulais vous montrer que la partie n'est pas égale entre nous et ceux qui ne jouissent d'aucun de ces avantages et étayer de preuves l'éloge des hommes qui font l'objet de ce discours. J'en ai fini avec la partie principale. La gloire de la république, qui m'a inspiré, éclate dans la valeur de ces soldats et de leurs pareils. Leurs actes sont à la hauteur de leur réputation. Il est peu de Grecs dont on en puisse dire autant. Rien ne fait mieux voir à mon avis la valeur d'un homme que cette fin, qui chez les jeunes gens signale et chez les vieillards confirme la valeur. En effet ceux qui par ailleurs ont montré des faiblesses méritent qu'on mette en avant leur bravoure à la guerre ; car ils ont effacé le mal par le bien et leurs services publics ont largement compensé les torts de leur vie privée. Aucun d'eux ne s'est lassé amollir par la richesse au point d'en préférer les satisfactions à son devoir ; aucun d'eux par l'espoir d'échapper à la pauvreté et de s'enrichir n'a hésité devant le danger. Convaincus qu'il fallait préférer à ces biens le châtement de l'ennemi, regardant ce risque comme le plus beau, ils ont voulu en l'affrontant châtier l'ennemi et aspirer à ces honneurs. Si l'espérance les soutenait dans l'incertitude du succès, au moment d'agir et à la vue du danger, ils ne mettaient de confiance qu'en eux-mêmes. Ils ont mieux aimé chercher leur salut dans la défaite de l'ennemi et dans la mort même que dans un lâche abandon ; ainsi ils ont échappé au déshonneur et risqué leur vie. Par le hasard d'un instant, c'est au plus fort de la gloire et non de la peur qu'ils nous ont quittés.

XLIII. °±v ¿½µ ¼r½ ÄÄ¿Ä·y½ÄÉÄ ÄÇ Äy»µ¹ Ä¿¿¿wµ ³s½¿½Ä¿± Ä¿¿Ä 'r »¿¿¿¿Ä ÇÄt ÄÆ±»µÄÄsÄ±½ ¼r½ µTÇµÄ±¹, Ä¿¿¼¿ÄsÄ±½ 'r ¼·r½ ¾¿¿æ½ Ät½ Ä Ä¿¿Ä Ä¿¿µ¼w¿ÄÄ 'q½¿½±½ Çµ¹½, Ä°¿Ä¿æ½Ä±Ä ¼t »y³ó ¼y½ó Ät½ ÄÆµ»w±½, #½ ½ Ä¹Ä ÄÄxÄ ¿P'½ ÇµÖÄ¿½ ±PÄ¿Ä Q¼¶Ä µO'yÄ±Ä ¼·°½¿¿¹, »sÉ½ EÄ± ½ Ä÷ Ä¿¿Ä Ä¿¿µ¼w¿ÄÄ ¼½µÄ±¹ ³±, p ½µÄÄ½, »p ¼¶»»¿½¿ Ät½ ÄÆÄ Äy»µÉÄ {½±¼½± °±, ¼sÄ±½ Ä³ó , µÉ¼s½¿ÄÄ °±v Ä±ÄÄpÄ ³¹³½¿¼s½¿ÄÄ ±PÄÆÄ, °±v EÄ±½ Q¼Ö½ ¼µ³q· 'y¾Ä µ6½±¹, ½, ¼¿¼¿¼s½¿ÄÄ

EÄ1 Äz » ¼ö½ÄµÄ °±v 313½Ä°z½ÄµÄ Äp 's½Ä± °±v ½ ÄzÖÄ Ä³z1Ä ±0ÄÇÄ½y¼µ½z¹ ½'ÄµÄ ±PÄp  
 °ÄuÄ±½Äz, °±v ÄÄyÄµ °±v ÄµwÄ³ ÄzÄ ÄÆ±»µÖ½, zP° zV½ °±v Ät½ Äy»½z ³µ ÄÆÄ ÄÆµÄsÄ±Ä ÄµÄÆÄ  
 ¾¹zæ½ÄµÄ ÄÄµÄwÄ°µ½, °q» »1ÄÄz½ r Ä±½z½ ±PÄÇ ÄÄzÉs¼µ½z¹. [2] °z½zÇ ³pÄ Äp Ä½±Ä± '½y½ÄµÄ  
 0'w³ Äx½ ³uÄÉ½ Ä±½z½z½ »q¼²±½z½ °±v Äx½ ÄqÆz½ Ä1Ä¼yÄ±Äz½, zP° ½ § °µÖ½Ä±¼¶» »z½, »»' ½  
 § ! 'y¾± ±PÄö½ Ä±Äp Ä÷ ½ÄÄÇy½Ä¹ ±0µv °±v »y³zÄ °±v Ä³zÄ °±Ä÷ ±0µw¼½zÄÄzÄ °±Ä±»µwÄµÄ±. [3]  
 ½'Äö½ ³pÄ Ä1Æ±½ö½ Ä¶Ä± ³Æ ÄqÆzÄ, °±v zP ÄÄ.»ö½ ¼y½z½ ½ ÄÇ z0µw³ Ä¼±w½µ¹ Ä1³Ä±Æu, »»p  
 °±v ½ ÄÇ ¼t ÄÄzÄ.°z{ÄÄ ³Ä±ÆzÄ ¼½u¼. Ä±Ä¹ °qÄÄó ÄÆÄ ¾z½Ä¼Ä ¼¶» »z½ " Äzæ Ä³zÄ ½'±½Ä¶Ä±. [4]  
 zSÄ ½æ½ Q¼µÖÄ ¶.»Ä±½ÄµÄ °±v Äx µT'±½z½ Äx »µ{µÄz½, Äx ' »µ{µÄz½ Äx µTÉÄÇz½ °Aw½±½ÄµÄ  
 ¼t ÄµÄ¹zÄ¶Äµ ÄzÄÄ Äz»µ¼¹ºzÄ °¹½{½zÄÄ. [5] zP ³pÄ z¹ °±zÄÄÄ³zæ½ÄµÄ '¹ºyÄµÄz½ Äµ¹'zÖµ½ ½  
 Äzæ ²wzÄ, z7Ä »ÄVÄ zP° ÄÄ½z ³±zæ, »»' z7Ä ! ½±½Äw± ¼µÄ±z½z »t ½ Ä÷ ¶Æ½ Ä¹ °¹½'Ä½µ{µÄ± °±v ½  
 z7Ä ¼q»1ÄÄ± ¼µ³q»± Äp '±ÆsÄz½Ä±, \$½ Ä¹ ÄÄ±wÄÉÄ½. [6] »³µ½zÄsÄ± ³pÄ ½'Äw ³µ ÄÄy½z¼± Çz½Ä¹  
 ! ¼µÄp Äzæ [½ Ä÷] ¼±»±¹ÄÄÆ½±¹ °q°ÉÄ1Ä " A ¼µÄp ä¼Ä °±v °z½zÆÄ »Äw'zÄ ¼± ³13½y¼µ½zÄ  
 ½±wÄ.ÄzÄ ¼z½±ÄzÄ.

XLIII. - "C'est ainsi qu'ils se sont montrés les dignes fils de la cité. Les survivants peuvent bien faire des vœux pour obtenir un sort meilleur, mais ils doivent se montrer tout aussi intrépides à l'égard de l'ennemi ; qu'ils ne se bornent pas à assurer leur salut par des paroles. Ce serait aussi s'attarder bien inutilement que d'énumérer, devant des gens parfaitement informés comme vous l'êtes, tous les biens attachés à la défense du pays. Mais plutôt ayez chaque jour sous les yeux la puissance de la cité ; servez -la avec passion et quand vous serez bien convaincus de sa grandeur, dites-vous que c'est pour avoir pratiqué l'audace, comme le sentiment du devoir et observé l'honneur dans leur conduite que ces guerriers la lui ont procurée. Quand ils échouaient, ils ne se croyaient pas en droit de priver la cité de leur valeur et c'est ainsi qu'ils lui ont sacrifié leur vertu comme la plus noble contribution. Faisant en commun le sacrifice de leur vie, ils ont acquis chacun pour sa part une gloire immortelle et obtenu la plus honorable sépulture. C'est moins celle où ils reposent maintenant que le souvenir immortel sans cesse renouvelé par les discours et les commémorations. Les hommes éminents ont la terre entière pour tombeau. Ce qui les signale à l'attention, ce n'est pas seulement dans leur patrie les inscriptions funéraires gravées sur la pierre ; même dans les pays les plus éloignés leur souvenir persiste, à défaut d'épithape, conservé dans la pensée et non dans les monuments. Enviez donc leur sort, dites-vous que la liberté se confond avec le bonheur et le courage avec la liberté et ne regardez pas avec dédain les périls de la guerre. Ce ne sont pas les malheureux, privés de l'espoir d'un sort meilleur, qui ont le plus de raisons de sacrifier leur vie, mais ceux qui de leur vivant risquent de passer d'une bonne à une mauvaise fortune et qui en cas d'échec verront leur sort complètement changé. Car pour un homme plein de fierté, l'amoindrissement causé par la lâcheté est plus douloureux qu'une mort qu'on affronte avec courage, animé par l'espérance commune et qu'on ne sent même pas.

XLIV. '¹ EÄµÄ °±v ÄzÄÄ Äö½'µ ½æ½ Äz°s±Ä, EÄz¹ ÄqÄµÄÄµ, zP° @»zÆ{Äz½±¼¶» »z½ " Ä±Ä±¼ÄuÄz½. ½ Äz »ÄÄyÄz¹Ä ³pÄ ¾Ä¼ÄÆzÄ±ÖÄ ÄwÄÄ±½Ä± ÄÄ±Æs½ÄµÄ± Äx ' µPÄÄÇsÄ, z3 ½ ÄÆÄ µPÄÄµÄÄÄqÄÄ »qÇÉÄ½, eÄÄµÄ z5µ ¼r½ ½æ½, Äµ»µÄÄÆÄ, Q¼µÖÄ 'r »{ÄÄ, °±v z7Ä ½µÄ'±½z½zÆÄ± Äµ A ²wzÄ A¼zWÉÄ °±v ½Äµ»µÄÄÆÄ± ¾Ä½µ¼µÄÄu. [2] Ç±»µÄx½ ¼r½ zV½ z6'± Äµw,µ¹½ D½, g½ °±v Äz »q°¹Ä ¾µÄµ QÄz½½u¼±Ä± ½ » »É½ µPÄÄÇw±Ä, ±7Ä ÄzÄr °±v ±PÄzV ³q»µÄ,µ± ±v »{Ä. zPÇ g½ ½ Ä¹Ä ¼t Äµ¹Ä±Äq¼µ½zÄ ³±ö½ ÄÄµÄwÄ°.Ä±, »»' zW ½ pÄ ³µ½y¼µ½zÄ ÄÆ±ÄµÇ. [3] °±ÄÄµÄµÖ½ 'r ÇÄt °±v » »É½ Ä±wÉ½ »Äw',z7Ä Ä¹!»¹ºw± Äs°½ÉÄ½ Äz½µÖÄ,±½ 0'w³ Äµ ³pÄ Äö½ zP° D½ÄÉ½ »u. z¹ Ä¹³13½y¼µ½z½w Ä¹Ä½ Äz½Ä±¹, °±v ÄÇ Äy»µ¹ '¹Çy,µ½, ° Äµ Äzæ ¼t Ä¼zæÄ,±¹ °±v ÄÆ±»µw³, ¾Ä½zÄwÄµ¹z zP ³pÄ z7y½ Äµ 4Äz½ Ä¹ " w°±z½zÄ»µ{µÄ,±¹ z3 ½ ¼t °±v Ä±Ö±Ä ° Äzæ A¼zWzÄ Ä±Ä±z±» »y¼µ½z½ °¹½'Ä½µ{ÉÄ½. [4] EÄz¹ ' ±v ÄÄÄ.²u±Äµ, Äy½ Äµ Ä»s½z½ °sÄ'zÄ C½ .PÄÄÇµÖÄ ²wz½ ¹³µÖÄ,µ °±v Äy½'µ ²Ä±Çz½ ÄµÄ,±¹, °±v ÄÇ Äö½ µ µP°»µw³ °zÄÆw¶µÄ,µ. Äx ³pÄ Ä¹»yÄ¼z½ ³uÄÉ½ ¼y½z½z½, °±v zP° ½ Ä÷ ÇÄµwó ÄÆÄ !»¹ºw±Ä Äx °µÄ±w½µ¹½, eÄÄµÄ Ä¹sÄ ÄÆ±Ä¹, ¼¶» »z½ ÄsÄÄµ¹, »»p Äx Ä¼¶Ä,±¹.

XLIV. - "Aussi ne m'apitoierai-je pas sur le sort des pères ici présents, je me contenterai de les reconforter. Ils savent qu'ils ont grandi au milieu des vicissitudes de la vie et que le bonheur est pour ceux qui obtiennent



*diriger l'Assemblée du peuple et que ces hommes nécessaires, ces hommes providentiels fussent écoutés plus que les Cléon, les Alcibiade, les Eschine.*

*On peut discerner dans cet éloge des Athéniens la critique des moeurs et du régime de Sparte.*

*(03) La xénélasie, manifestation de xénophobie, pratiquée à Sparte consistait dans l'obligation pour les étrangers d'obtenir des magistrats l'autorisation de résider à Sparte, autorisation révoquant d'ailleurs pour cause de mauvais exemple.*

*(04) Périclès ne pouvait qu'exciter contre Athènes la jalousie des autres cités et de Sparte en particulier, en proclamant que sa ville était l'Ecole de la Grèce et que les citoyens pouvaient s'enorgueillir d'être gouvernés par les maîtres les plus dignes. Justement les villes alliées de la thalassocratie athénienne ne cessaient de se plaindre de ne pas jouir de « l'isonomie », d'être traitées en « sujettes ». Elles se tournaient vers Sparte, s'imaginant que l'État dorien respectait mieux que sa rivale, Athènes, la liberté des États grecs. Athènes et Périclès se faisaient des illusions en croyant qu'ils seraient récompensés de la prospérité que leur puissance assurait à leurs alliés.*

*(05) Les enfants des guerriers morts étaient élevés aux frais de l'Etat jusqu'à l'âge de 16 ans environ. C'est la conséquence logique du service militaire obligatoire. La France n'a fait que suivre ce lointain exemple en créant l'oeuvre des pupilles de la nation.*

## Questions

Quelles sont les valeurs respectives de l'aristocratie et de la démocratie ?

Pourquoi faire des oraisons funèbres ?

[[https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L172xH208/8894\\_gv016239178-4edc9.jpg](https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L172xH208/8894_gv016239178-4edc9.jpg)]

[Nicias vs. Alcibiades | Present Concerns] Nicias vs. Alcibiades

[<https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L132xH172/007bispng-a6a634-aa73e.png>]

## 1.3. Analyse du texte

### Le code de l'honneur de Lysimaque

#### Introduction par Lysimaque

#### Aristocratie et code de l'honneur

*EH bien ! Nicias et Lachès, vous avez vu cet homme qui vient de **combattre tout armé**. Nous ne vous avons pas dit d'abord pourquoi Méléstias et moi, nous vous engageons à venir assister avec nous à ce spectacle ; mais nous allons vous l'apprendre, persuadés que nous pouvons vous parler avec une entière confiance. Bien des gens se moquent de ces sortes d'exercices, et quand [178b] on leur demande conseil, au lieu de dire leur pensée, ils ne cherchent qu'à deviner le goût de ceux qui les consultent, et parlent contre leur propre sentiment. Pour vous, nous sommes persuadés que vous joignez la sincérité aux lumières ; c'est pourquoi nous avons pris le parti de vous consulter sur ce que nous allons vous communiquer. Après ce préambule, [179a] j'arrive au fait. Voici nos enfants, celui là, fils de Méléstias, porte le nom de son aïeul, et s'appelle Thucydide ; et celui-ci, qui est à moi, porte aussi le nom de mon père, et s'appelle comme lui Aristide. Nous avons résolu de prendre le plus grand soin de leur éducation, et de ne pas faire comme la plupart des pères, qui, dès que leurs enfants sont devenus un peu grands, les laissent vivre à leur fantaisie. Nous croyons au contraire que c'est le moment de redoubler de vigilance auprès d'eux ; et comme [179b] vous avez aussi des enfants, nous avons pensé que vous auriez déjà songé aux moyens les plus propres à les perfectionner ; et si vous n'y avez pas encore réfléchi sérieusement, **nous voulons vous faire souvenir** que c'est une affaire à ne pas négliger, et vous inviter à délibérer en commun sur l'éducation que nous devons donner à nos enfants.*

*Quand même je devrais m'étendre un peu trop, il faut que vous m'entendiez, et que vous sachiez, Nicias et Lachès, ce qui nous a portés à prendre ce parti. Méléstias et moi nous n'avons qu'une même table, et ces enfants mangent avec nous ; [179c] mais je vais continuer à vous parler sans réserve, comme je vous l'ai dit au commencement. Nous avons, il est vrai, lui et moi, à entretenir nos enfants de mille actions honorables que nos pères ont faites, soit dans la paix, soit dans la guerre, tandis qu'ils administraient les affaires de la république et celles de nos alliés ; mais nous ne pouvons tous deux leur dire rien de semblable de nous, ce qui nous fait rougir devant eux et accuser la négligence de nos pères, qui, aussitôt que nous avons été un peu grands, nous ont laissé [179d] vivre au gré de nos caprices, pendant qu'ils donnaient tous leurs soins aux affaires des autres.*

**C'est au moins un exemple que nous montrons à ces enfants**, en leur disant que s'ils se négligent eux-mêmes, et s'ils ne veulent pas suivre nos conseils, ils vivront comme nous, sans gloire ; au lieu que s'ils veulent travailler, ils se montreront peut-être **dignes du nom qu'ils portent**. Ils promettent d'obéir, et, de notre côté, nous cherchons les études et les exercices auxquels ils doivent se livrer, pour devenir des hommes distingués. [179e] Quelqu'un nous a parlé de cet exercice, disant qu'il était bien à un jeune homme d'apprendre à combattre tout armé. Il nous a vanté cet homme qui vient de montrer son adresse, et nous a invités à l'aller voir. Nous avons donc jugé à propos d'y venir, et de vous prendre aussi en passant, non seulement comme spectateurs, mais encore comme conseillers et même comme parties intéressées, à ce qu'il semble : [180a] voilà ce que nous avons à vous communiquer. C'est à vous, présentement, à nous aider de vos conseils, soit que vous approuviez ou que vous condamnerez l'exercice des armes, soit que vous ayez d'ailleurs une étude ou un exercice à nous recommander pour un jeune homme ; enfin, puisque vous êtes dans le même cas que nous, vous nous direz ce que vous pensez faire à cet égard.